Anthony Aguilar : point de non-retour ? Forces US en place pour une guerre totale avec l'Iran

Anthony Aguilar est un lieutenant-colonel à la retraite de l'armée de terre américaine, un béret vert des forces spéciales qui a servi comme officier d'infanterie au combat pendant 25 ans en Afghanistan, en Irak, en Syrie, en Jordanie, aux Philippines, en Thaïlande, en Malaisie, au Cambodge, au Vietnam, au Kazakhstan et au Tadjikistan. Aguilar a travaillé comme prestataire dans l' aide humanitaire pour la Fondation humanitaire pour Gaza (GHF) et est devenu lanceur d'alerte en révélant les atrocités. Suivez le professeur Glenn Diesen : Substack : https://glenndiesen.substack.com/ X/Twitter : https://x.com/Glenn_Diesen Patreon : https://www.patreon.com/glenndiesen Achetez des produits dérivés Diesen : https://diesen-shop.fourthwall.com/en-nok Soutenez les recherches du professeur Glenn Diesen : PayPal : https://www.paypal.com/paypalme/glenndiesen Offrez-moi un café : buymeacoffee.com/gdieseng Go Fund Me : https://gofund.me/09ea012f Livres du professeur Glenn Diesen : https://www.amazon.com/stores/author/B09FPQ4MDL 00:00 Introduction aux tensions militaires au Moyen-Orient 01:06 Renforcement militaire américain et communication stratégique 10:24 Ripostes et stratégie militaire de l'Iran 21:51 Scénarios possibles d' un conflit entre les États-Unis et l'Iran 39:39 Révolution militaire : États-Unis contre Iran 43:16 Conclusion et implications futures

#Glenn

Ravi de vous retrouver. Nous recevons à nouveau Anthony Aguilar, lieutenant-colonel américain à la retraite, qui a servi pendant vingt-quatre ans comme officier d'infanterie au combat au sein des forces spéciales américaines. Et oui, le colonel Aguilar est aussi connu comme une figure importante parmi les lanceurs d'alerte qui dénoncent les crimes de guerre israéliens. Merci donc d'être à nouveau avec nous.

#Anthony Aguilar

Merci, Glenn. C'est toujours un plaisir de vous voir, et merci de m'avoir invité.

#Glenn

Oui, ce sont des moments inquiétants, pour être honnête. On voit que les tensions au Moyen-Orient semblent à nouveau s'intensifier rapidement depuis quelques jours. On ne sait pas vraiment s'il s'agit de préparatifs en vue d'une guerre totale, mais les États-Unis semblent désormais avoir renforcé leurs moyens militaires. On voit ce troisième porte-avions, le Roosevelt, qui est arrivé au Moyen-

Orient. Il y a aussi eu des frappes contre la côte iranienne, dans le détroit d'Ormuz. Et les Iraniens semblent frapper des radars et des systèmes de défense antiaérienne. Je me demandais comment vous analysez la situation, notamment en ce qui concerne ce renforcement du dispositif militaire ?

#Anthony Aguilar

Eh bien, nous observons plusieurs éléments préoccupants à l'échelle mondiale, mais aussi, bien sûr, à l'échelle régionale et, pour ceux qui sont ici, aux États-Unis, sur le plan intérieur, concernant les actes et les propos du président Trump. Pour commencer par le premier point que vous avez évoqué, l'USS Theodore Roosevelt. Vous pouvez voir ici la carte actualisée du déploiement, car il y a eu quelques changements. L'USS Theodore Roosevelt, le porte-avions CVN-71 de la marine américaine, qui fait partie du groupe aéronaval numéro neuf, est désormais entré dans la zone de responsabilité du Commandement central. Il y est entré avec l'USS Makin Island, un porte-hélicoptères d'assaut amphibie de classe Wasp.

Il est plus petit, mais ça reste un porte-aéronefs à pont plat, avec des F-35 et des Osprey. Il embarque environ deux mille cinq cents Marines d'assaut en plus de l'équipage, soit à peu près quatre mille personnes au total. Et il a rejoint la mer d'Arabie et le golfe d'Oman. Alors, ce qu'on a sur place en ce moment, dans la zone de responsabilité du commandement central… On a toujours l' USS Boxer. C'est un autre porte-aéronefs amphibie léger de classe Wasp, avec des F-35, des Osprey et une autre unité expéditionnaire des Marines, ou une partie de cette unité. L'USS George Bush est toujours là. C'est le CVN-77 de la marine américaine. Et si je précise ces N, c'est parce que ces bâtiments sont de classe Nimitz. Le N à la fin de leur désignation signifie « classe Nimitz ». Donc, on a l'USS Theodore Roosevelt, CVN-71, de classe Nimitz.

L'USS George W. Bush, CVN-77, de classe Nimitz. On a l'USS Boxer, LHD-4, un navire d'assaut amphibie. Et puis on a l'USS Makin Island, LHD-8. Donc, ils sont tous sur place. L'USS George Washington et certains de ses navires d'escorte et destroyers sont partis, mais ils ne sont pas rentrés au pays. Vous vous souvenez que le George Washington n'était là que depuis environ trois mois. Le déploiement du George Bush a été prolongé : de six mois, une durée qu'il avait déjà atteinte, il est passé à un an. Donc, ils ne partent pas. Le George Washington n'est pas rentré au pays. En fait, il a repris en sens inverse la route qu'avait empruntée le Theodore Roosevelt à l'aller, vous voyez, en repassant par le détroit de Malacca pour retourner en mer de Chine méridionale. Il lui faudra sept à dix jours pour y retourner.

Et il rejoindra l'USS Tripoli, LHA-7, qui se trouvait dans la zone de responsabilité du commandement central. Il est maintenant dans celle du commandement Sud, le SOUTHCOM, parce que nous avons mobilisé tellement de nos porte-avions. Souvenez-vous du Lincoln, du Ford. Nous avons redéployé tellement de porte-avions en dehors de leur rotation géographique, sous leur commandement opérationnel d'affectation — le commandement Sud, le commandement du Pacifique, le commandement Nord, le commandement central, le commandement européen, le commandement pour l'Afrique, l'AFRICOM — que maintenant, ce navire, le Washington, retourne dans sa zone de

responsabilité attitrée. Ce n'est pas un porte-avions de la cinquième flotte. C'est un porte-avions de la septième flotte, qui relève du commandement américain du Pacifique, le PACOM. Il y retourne donc pour reprendre sa place dans ce dispositif. Et on ne peut pas ignorer le moment où cela se produit.

Le jour où Trump tient sa réunion trilatérale, puis ses réunions bilatérales avec Xi et Poutine, respectivement, on assiste à ce changement dans le déploiement des porte-avions. C'est un remplacement sur le théâtre d'opérations, mais pas une simple relève. Ils repartent assurer la couverture dans la zone du commandement Sud. Alors, quand on regarde ce dispositif, c'est un message. C'est un message de la marine américaine, transmis par le président des États-Unis, qui décide de la politique étrangère et incarne la puissance américaine : nous pouvons maintenir notre présence face à la Chine. Nous n'avons pas tourné le dos à Taïwan. Nous leur fournissons des missiles. Nous leur fournissons des lanceurs. Nous positionnons un porte-avions juste là.

Et, au fait, la Chine a maintenu son porte-avions sur place. C'est le porte-avions chinois en mer de Chine méridionale. Il s'agit du Liaoning, CV-16, un porte-avions moderne. Ce sont ces porte-avions dont les États-Unis disent qu'ils ne pourront jamais rivaliser avec les nôtres. Eh bien, l'USS Washington est un porte-avions de classe Nimitz. Il est vieux. Les porte-avions de classe Nimitz ont été conçus et leur construction a débuté dans les années quatre-vingt. Ils sont vieux. Celui de la Chine n'est pas vieux, donc il a une plus grande autonomie. Si on parle d'une confrontation, il n'a pas toutes les capacités du porte-avions américain, mais il fait assurément jeu égal en ce qui concerne les avions de cinquième génération J-35, le YG-800 et les différents missiles dont disposent les Chinois.

C'est une présence militaire redoutable. Nous nous retrouvons donc dans une situation où les États-Unis continuent de concentrer d'importants moyens navals, des capacités de frappe de missiles — ce qu'il en reste — et des effectifs dans la zone du commandement central, face à l'Iran, tout en faisant aussi une démonstration de force en mer de Chine méridionale et dans la zone du commandement américain du Pacifique. Et tout cela, alors que des porte-avions comme l'USS Lincoln et l'USS Ford ont été retirés parce qu'ils doivent être réparés ou qu'ils sont déployés depuis trop longtemps. Nous devons donc désormais concilier tous ces moyens entre la zone du commandement central et la mer de Chine méridionale.

Donc, on a vraiment relâché nos efforts dans les zones que nous couvrons : celle du commandement américain en Europe, la Russie, celle du SOUTHCOM, le Sud global et, vous savez, d'autres régions comme la Méditerranée. Nous avons bien envoyé deux destroyers du groupe aéronaval du George Bush en mer Rouge. Ils sont en mer Rouge pour y assurer une présence. Ansar Allah en a désormais le contrôle total, après en avoir chassé les forces soutenues par les Saoudiens et les Yéménites. Donc, nous couvrons aussi cette zone. Nous couvrons maintenant la zone de l'AFRICOM en mer Rouge, celle du CENTCOM jusqu'au golfe d'Oman et à la mer d'Arabie, ainsi que, désormais, le groupe aéronaval qui s'y trouve.

Et rappelez-vous, la Cinquième Flotte américaine, le quartier général du commandement central des forces navales — c'est-à-dire la composante navale du CENTCOM —, n'est plus à Bahreïn. Ils sont tous partis. Le secrétaire à la Marine l'a dit lui-même. Tout a été complètement pulvérisé. Et maintenant, tout ce quartier général se trouve à Diego Garcia. Donc, on a un problème dans la façon dont les États-Unis mènent leurs guerres. Du point de vue de la Marine, il y a le mouvement et la manœuvre. Ça, ce sont vos porte-avions. Ce sont vos avions.

Ce sont vos destroyers. C'est la protection de vos croiseurs. Ce sont tous vos intercepteurs, vos intercepteurs Aegis, vos intercepteurs basés à terre. Nous en manquons cruellement. Et maintenant, nous répartissons tout ça sur trois fronts. Le renseignement. Comme l'Iran a frappé un grand nombre de ces radars au Koweït et à Bahreïn, il cherche clairement à nous aveugler, à priver les États-Unis de leur capacité à recueillir des renseignements en amont sur certains moyens que l'Iran se prépare peut-être à employer pour porter des coups plus dévastateurs. Et c'est ce que l'Iran a fait. Vous savez, l'Iran a de nouveau frappé Bahreïn, parce que nous y avons une installation radar, ainsi que la base d'Ali al-Salem, au Koweït, avec des drones, pas avec ses missiles les plus performants. Donc, ils ne gaspillent pas vraiment leurs moyens. Et puis, il faut aussi prendre en compte les frappes.

Il s'agit de vos moyens de frappe de précision à longue portée. De vos moyens de frappe d'artillerie, comme les PrSM, les ATACMS, les Tomahawk, et cetera. Et nos stocks sont à un niveau dangereusement bas. Comme l'a dit Donald Trump lors de ses déclarations en Chine : « C'est un excellent missile. Personne d'autre ne le fabrique. Nous, nous l'avons. Nous ne le donnons qu'à nos amis. À très peu de nos amis. » Et malgré cela, nous en manquons toujours cruellement. Alors, ce missile a beau être la Ferrari des missiles, si elle n'a pas de pneus, votre Ferrari ne sert à rien. Et puis il faut aussi tenir compte du soutien logistique et de la protection, deux domaines dans lesquels nos moyens sont eux aussi cruellement insuffisants. Et voilà qu'on doit maintenant les répartir entre trois zones : la mer Rouge, le golfe d'Oman — la zone de responsabilité du CENTCOM, l'Iran — et la mer de Chine méridionale.

Les moyens sont dispersés à un point dangereux. Donc, ce mouvement des forces navales qu'on a vu dans la zone de responsabilité du CENTCOM, ce n'était pas une relève, où l'on se dit : « Préparons tout le reste pour pouvoir prendre le relais. » En gros, on déshabille Pierre pour habiller Paul, que ce soit pour les effectifs ou pour les rotations. Ce n'est donc pas une bonne situation. Et je ne suis pas le seul à le dire. C'est ce que dit le secrétaire à la Marine par intérim, qui a depuis été confirmé à ce poste. Il a dit tout cela lors de son audition, pour ceux qui l'ont suivie. Ce n'est donc pas l'analyse de Tony. Je ne fais que rapporter les propos du secrétaire à la Marine.

#Glenn

La situation n'a pas l'air très bonne, mais compte tenu des moyens militaires en présence, comment expliquez-vous les actions menées en ce moment ? Comme je l'ai déjà souligné, les États-Unis ont déjà frappé quelques villes côtières ou bases près du détroit d'Ormuz, le long du littoral. Mais j'

imagine que, si j'étais à la place de l'Iran et que je voyais tous ces moyens militaires s'accumuler, je voudrais prendre un peu les devants. Est-ce donc le but des attaques contre les radars ? Parce que si on arrive à éliminer les radars, je me dis que les États-Unis se retrouvent là, avec des forces trop dispersées et beaucoup de moyens en mer qu'ils ne peuvent pas utiliser aussi efficacement. J'essaie simplement de comprendre ce que chaque camp cherche à frapper ici.

#Anthony Aguilar

Les dernières frappes américaines s'inscrivent dans la continuité de celles que nous avons déjà observées. Cela commence à indiquer que la liste interarmées des cibles prioritaires du CENTCOM américain, la JPTL, qui a été modifiée et mise à jour, se concentre désormais sur des zones précises en préparation d'une opération. On ne voit pas de frappes partout en Iran. On voit des frappes très ciblées. Et ça, c'est une préparation du terrain. C'est une préparation de l'environnement opérationnel en vue des opérations qui suivront. Et pour voir précisément où cela se passe, regardez ceci : c'est une sorte de vue en trois dimensions. Ici, les Émirats arabes unis. Ici, Oman. Ici, les Émirats arabes unis. Voici le détroit d'Ormuz. Les forces navales américaines se trouvent en bas, par ici. Nous ne sommes pas dans le détroit. Nous ne sommes pas dans le golfe Persique.

Et encore une fois, les États-Unis continuent de frapper l'île de Qeshm, Bandar Abbas, juste sur la côte, Sirik, l'île de Larak et l'île d'Ormuz. Voilà les cibles que les États-Unis continuent de frapper. Il est donc clair que les États-Unis s'en prennent aux lanceurs iraniens, ceux que nous pouvons atteindre avec les missiles de précision à moyenne portée qu'il nous reste à bord de nos avions. Ces avions peuvent les tirer à distance de sécurité, à plusieurs centaines de kilomètres, sans survoler les cibles. Et, vous savez, nous n'avons obtenu ni la supériorité aérienne, ni la suprématie aérienne, ni même, je dirais, peut-être un début de domination aérienne. Mais en réalité, s'il fallait qualifier la situation, nous sommes à parité avec l'Iran sur le plan aérien : le contrôle de l'espace aérien reste disputé.

Alors, quand on entend dire que les États-Unis et Israël survolent tout l'Iran et interviennent partout sans rencontrer de résistance, ce n'est pas vrai. Beaucoup des frappes que nous menons le long de la côte, ou même plus loin à l'intérieur des terres, sont effectuées à distance de sécurité, parce que nous avons des avions comme le F-22, le F-35, le F-16, le F-15 et le F-35I dont dispose Israël, capables de tirer des munitions de précision à longue portée depuis une distance de sécurité. Nous n' avons donc même pas encore acquis cette capacité de supériorité ou de domination aérienne. Les États-Unis frappent dans un rayon précis, qui correspond à la portée de leurs moyens de lancement. Cela signifie qu'ils avancent progressivement, pas encore pour tout frapper, mais pour dégager de l' espace afin de pouvoir ensuite faire avancer leurs moyens navals.

Parce que si vous avancez vos moyens navals — vos destroyers, vos croiseurs lance-missiles, vos bâtiments d'assaut amphibie plus petits, de type LHA et LHD —, vous pouvez alors mener des frappes avec des F-35B. Vous pouvez ensuite rapprocher un peu vos grands porte-avions et lancer des armadas d'avions. Voilà donc ce que les États-Unis préparent avec Israël. Ça fait partie du plan.

Alors, à quoi l'Iran s'attaque-t-il ? L'Iran s'attaque à la capacité des États-Unis et d'Israël à voir et à guider les avions depuis le sol. Autrement dit, les États-Unis devront alors déployer des moyens de communication aéroportés et s'appuyer sur eux, comme les AWACS ou le LHC-34, ce genre d'avions de commandement et de contrôle, ce qui crée à son tour d'autres vulnérabilités.

On peut en abattre un. Ils ne se déplacent pas très vite. Ils doivent voler plus bas. Ils ne sont pas furtifs. Ils ne peuvent pas l'être à cause de tout ce qu'ils émettent. Il faut que les autres systèmes puissent les détecter. Si on les rend furtifs, les systèmes avec lesquels on essaie de communiquer ne peuvent plus communiquer avec eux. Ils sont donc très exposés. Alors l'Iran va neutraliser les yeux au sol. La base de soutien naval de Bahreïn, où se trouvait la Cinquième Flotte : il y a toujours des capacités radar sur place, que l'Iran a manifestement tenté de frapper ces deux ou trois dernières nuits. Et puis, bien sûr, au Koweït, à Ali Al Salem, où nous disposons effectivement de capacités radar, de protection ou de surveillance.

Donc, si l'Iran peut neutraliser nos moyens d'observation au sol à courte portée, vous voyez, dans le golfe Persique — parce qu'ici, c'est le Koweït, et là, Bahreïn —, frapper ces cibles à courte portée oblige alors les États-Unis et Israël à se tenir davantage à distance, ce qui permet à l'Iran de voir les choses arriver de plus loin. Vous ne pourrez peut-être pas les arrêter aussi loin, mais vous pourrez les voir de plus loin et préparer votre plan de défense. Mais n'oublions pas que l'Iran a bel et bien la capacité de frapper plus loin. Vous voyez, voici la portée de tous leurs drones.

Voilà cette limite des deux mille kilomètres dont l'ayatollah Mojtaba a récemment dit : « Nous ne la respectons plus. Nous allons jusqu'à quatre mille, cinq mille kilomètres. » Eh bien, ils ont toute une gamme, du Shahed 101, qui a une portée de cinq cents kilomètres — c'est très probablement ce qu' ils ont utilisé à Bahreïn et au Koweït — jusqu'au Shahed 149, qui peut atteindre quatre mille kilomètres. Pourquoi gaspiller ce qu'on a de mieux ? Vous voyez, pourquoi sortir le bon champagne quand on n'en a pas encore besoin ? Et puis il y a les Shahed 121, 123, 125 et 178, qui peuvent atteindre quatre mille cinq cents kilomètres et même au-delà, jusqu'à cinq mille deux cents kilomètres. Ça met absolument tout à leur portée, y compris l'ensemble du Royaume-Uni.

Y compris toutes nos bases en Europe, et toutes nos bases ici. Et ça, c'est la portée de leurs drones. Si on regarde ça d'un peu plus près et qu'on s'intéresse à la portée des missiles, voici l'Iran. Ce grand cercle, qui représente la portée des missiles, englobe aussi Diego Garcia, où nous avons installé le quartier général de la Cinquième Flotte et celui des opérations spéciales qui y sont menées. Donc, quand on regarde tout ça, on voit une stratégie claire que les États-Unis tentent de contrer, et l'Iran tente à son tour de contrer la riposte américaine. Et les deux camps prennent des mesures qui, à mes yeux, nous mènent tout droit à la guerre. C'est le genre de choses qu'on pourrait retrouver dans un livre d'histoire militaire, au chapitre consacré à la guerre entre les États-Unis et l'Iran. Et il faudra de nombreux chapitres, parce que je pense vraiment que cette guerre va durer un bon moment.

On approche déjà des neuf mois. Souvenez-vous, en février, quand on nous disait : « On entre et on ressort en quelques jours. Les États-Unis seront entrés et ressortis en deux semaines. » Et voilà qu'on en est à presque neuf mois. Vous savez, des gens ont eu le temps de concevoir un enfant et de le mettre au monde depuis que cette guerre a commencé. Et c'était censé être rapide. Donc, si on regarde tout ça sous l'angle de la marche vers la guerre — la politique, l'économie, les opérations militaires —, on est en train de s'engager sur cette voie. Et je ne pense pas que les discussions de Trump avec Xi et Poutine aient permis de freiner Trump en quoi que ce soit, d'après ce qu'on peut en juger jusqu'ici. Et, vous savez, cerise sur le gâteau après tout ce qu'on a déjà vu, les bases américaines sont sur un plan de quatre-vingt-dix jours pour cette opération.

Le président fait installer des systèmes de missiles Avenger à Mar-a-Lago. De hauts responsables américains s'installent dans des logements sur des bases militaires pour se protéger, eux et leurs familles. Le président renforce son dispositif d'évacuation avec le Squadron One de l'US Air Force, l'unité d'hélicoptères chargée de l'évacuer. Ils ont répété ce trajet la semaine dernière : ils se sont rendus en hélicoptère à la Maison-Blanche, ont évacué le personnel, puis ont rejoint l'un des sites destinés à assurer la continuité du gouvernement. Et puis, bien sûr, il y a les pannes des systèmes de la FAA, de Microsoft, des banques et de la NSA. Je veux dire, c'est un coup dur. Si ce n'est pas un signe révélateur qu'il se passe quelque chose, alors certains ne se réveilleront jamais. Mais hier soir…

Ici, aux États-Unis, alors que nous dormions tous dans nos lits, vers une heure du matin, nous avons lancé un missile nucléaire Minuteman III, sans sa tête nucléaire. Nous l'avons tiré depuis la Californie jusqu'à l'archipel des îles Salomon. Alors, est-ce qu'on fait ça d'habitude ? Oui, parfois, quelques fois par an. Mais ce n'est pas seulement le fait de l'avoir fait qui compte. C'est le fait que nous testons précisément le missile balistique intercontinental Glory Trip 257, ou GT 257, qui fait partie de la famille des Minuteman III. Le Minuteman III constitue la composante terrestre de la triade nucléaire américaine : terre, mer et air. Cette triade comprend nos sous-marins équipés d'armes nucléaires, comme l'USS Alaska, notre flotte de bombardiers B-2 et notre flotte de Minuteman, déployée aux États-Unis.

C'est ça, la triade nucléaire. Et le Minuteman III en est un élément essentiel. Et nous voilà au milieu de toutes ces tensions : des réunions en Chine avec la Russie et la Chine, des bruits de bottes autour de ce qui pourrait se passer au Moyen-Orient avec l'Iran. Tout ça se déroule en ce moment. Et nous avons décidé que c'était le moment idéal pour tester notre tout dernier missile balistique intercontinental Minuteman III, capable d'emporter une charge nucléaire. Encore une fois, sans l'ogive, mais nous l'avons lancé. Et c'est un nouveau missile que nous n'avions encore jamais utilisé. Donc tout ça, à mes yeux, ressemble à une démonstration de force, et semble préparer le terrain à ce qui va se passer très bientôt. Parce qu'il ne faut pas oublier qu'en Israël, si Eisenkot forme ce gouvernement — et la date limite, c'est le premier décembre —, le temps est compté pour Bibi.

#Glenn

Non, il semble bien qu'il se passe vraiment quelque chose ici. Mais admettons, vous savez, que ce soit exact : que les États-Unis décident de se lancer dans une guerre totale aux côtés d'Israël contre l'Iran. On imagine mal les États-Unis agir seuls cette fois-ci. Je suis sûr que les Israéliens se joindront à eux. Mais à quoi ressemblerait une telle guerre ? Là encore, quand on regarde les moyens militaires qui sont en train d'être déployés, on voit comment chaque camp essaie de préparer le champ de bataille. Vous, comment voyez-vous les choses ? Les États-Unis vont-ils intervenir simplement pour essayer de tout détruire ? Vont-ils s'emparer d'îles ? Vont-ils faire appel à des forces alliées dans la région pour agir à leur place ? Les Iraniens vont-ils frapper Diego Garcia ? Vont-ils s'en prendre à des bases en Europe ? À quoi peut-on raisonnablement s'attendre, compte tenu de leurs capacités et de la manière dont elles sont utilisées actuellement ?

#Anthony Aguilar

Eh bien, l'état-major interarmées du Commandement central américain et l'état-major interarmées des États-Unis ont préparé des options et les mettent régulièrement à jour. C'est le rôle d'un état-major. On ne soumet pas un choix au commandant. On lui présente plusieurs options. Donc, je crois que, vous savez, Brad Cooper était en Israël hier pour s'entretenir avec le chef d'état-major de l' armée israélienne, le chef du Mossad et certains hauts commandants de l'armée israélienne, notamment les commandants des régions militaires Nord et Sud.

Le commandant nouvellement nommé de la Force internationale de stabilisation qui doit se déployer à Gaza, le général de division Jasper Jeffers, de l'armée de terre américaine, était là lui aussi. Il se passe donc beaucoup de choses. Il faut aussi avoir à l'esprit qu'Israël vient de lancer une nouvelle offensive à Gaza, dans le cadre de la quatrième phase de l'opération visant à détruire complètement Gaza, à y mener un nettoyage ethnique et à la vider de sa population. Ça aussi, c'est donc en cours. Mais si on regarde pourquoi Cooper était là, ce n'était pas parce qu'il avait envie d'un knish fait maison. Il était là pour passer ces plans en revue : « Écoutez, ça approche. Il faut qu'on s'assure d' être tous sur la même longueur d'onde : le rôle d'Israël, le rôle des États-Unis. » Et puis, il y a autre chose d'assez préoccupant.

Les États-Unis viennent de dépenser quarante millions de dollars pour dix-sept systèmes de bunkers conteneurisés destinés à la région. Et sur ces dix-sept, dix vont en Israël. Dix. Ça devrait donc montrer à tout le monde que, premièrement, nous avons beaucoup de soldats américains sur le terrain en Israël. Et deuxièmement, une fois de plus, nous faisons passer la protection d'Israël avant celle de nos soldats en Arabie saoudite. Nous en envoyons trois en Arabie saoudite. Nous en envoyons deux en Jordanie et deux au Koweït. Nous en envoyons dix en Israël. Le secrétaire à la Défense a donc ordonné qu'ils soient installés, entièrement équipés et opérationnels, d'ici quarante-cinq jours. Le compte à rebours est donc lancé. Nous savons aussi combien de jours il reste avant le premier décembre.

Si Eisenkot ne forme pas ce gouvernement, alors Herzog chargera Netanyahou de tenter de le former dans un délai de vingt-six jours. Quoi qu'il arrive, Netanyahou reste au pouvoir au moins, au

moins jusqu'au premier décembre. Cette échéance approche donc, et regardez tout ce qui se passe. Rien n'indique que nous nous éloignons du point de bascule vers une escalade généralisée et la guerre. Alors, concrètement, qu'est-ce que ça donne ? Eh bien, parmi les plans d'action que l'état-major interarmées a présentés à l'autorité nationale de commandement — le président, le secrétaire à la Défense et le chef d'état-major des armées —, les options se réduisent à mesure que nous restons dans cette situation, que nous tirons des missiles, que nous épuisons nos stocks de missiles et que nous nous retrouvons à court d'options, tandis que l'Iran riposte lui aussi et nous prive de nos moyens d'observation.

Parmi ces fonctions de combat, comme je l'ai dit, le renseignement — c'est-à-dire la capacité de voir et de savoir où se trouve l'ennemi et ce qu'il fait — se dégrade. Alors, si on essaie d'imaginer à quoi cela pourrait ressembler, est-ce que les États-Unis et Israël vont lancer une attaque totale, en mobilisant tous leurs moyens ? Tous les avions — F-22, F-35, F-16, F-15 —, tous les ravitailleurs en vol, les bombardiers stratégiques : on engage tout. Et on va tout simplement procéder à des bombardements de saturation, ou à des tapis de bombes.

L'Iran, y compris les installations nucléaires, les centrales électriques, les installations de purification de l'eau, les infrastructures civiles, les ponts et les bâtiments de commandement en plein centre-ville — allant même jusqu'à raser certaines villes avec des bombes MOP ou MOAB, probablement des MOAB, puisque c'est à cela qu'elles servent, et potentiellement à utiliser des MOP contre Pickaxe Mountain ou d'autres installations nucléaires. Mais même en faisant cela, l'Iran est si vaste que nous n'avons pas assez de munitions pour bombarder tout son territoire à saturation depuis les airs. Si l' on revient à ce que les États-Unis ont tenté au Vietnam avec les opérations Linebacker One et Linebacker Two — ces campagnes de bombardements en tapis le long de la piste Hô Chi Minh ou de la frontière avec le Cambodge, pour tenter de détruire les tunnels souterrains et les moyens du Viet Cong et des Nord-Vietnamiens —, nous n'y sommes pas parvenus.

Donc, les États-Unis et Israël peuvent tenter de le faire par les airs, à un coût énorme et au prix de lourdes pertes. Et ce faisant, nous n'obtiendrons pas de victoire militaire. L'Iran ne capitulera pas face à cela. Enfin, bon sang, nous avons déjà assassiné le guide suprême, l'ayatollah, et sa famille, tenté d'assassiner le nouvel ayatollah, et il est toujours là. Nous avons tenté de décapiter le Corps des gardiens de la révolution, et ils sont plus forts que jamais. Et leurs capacités en matière de missiles et de drones se développent à toute vitesse. Ils continuent d'en produire. Alors, qui peut croire que ça marcherait ? Ça ne marchera pas. Et ça nous ramènera exactement là où nous en sommes aujourd'hui : que faire ? L'autre option, c'est que les États-Unis et Israël mènent une guerre non conventionnelle.

La guerre non conventionnelle, dans le cadre de cette campagne de bombardements, où, dans le Sud, les forces américaines — probablement des Marines, du MARSOC, les opérations spéciales des Marines, des Bérets verts — jouent un rôle de conseil. Vous savez, les Navy SEALs, la Delta Force, eux, mènent des actions directes, des raids stratégiques, des opérations de libération d'otages. Les Bérets verts, le Commandement des opérations spéciales des Marines, c'est la guerre non

conventionnelle. Ça veut dire aller sur le terrain, déployer des soldats au sol pour aider, conseiller, donner aux forces locales les moyens d'agir et les accompagner. Donc, ces forces sont présentes dans la région. Ça, on le sait.

Donc, parmi ces options, en plus des bombardements aériens de saturation, des frappes aériennes, des frappes de précision — en gros, en y mettant tous nos moyens —, on pourrait ensuite donner aux Forces de libération baloutches, à l'Armée de libération baloutche, les moyens d'agir ici, à l' intérieur du pays, pour provoquer, peut-être pas une invasion à grande échelle, mais pour attirer les moyens des Gardiens de la révolution vers le sud, où l'on pourrait alors les frapper avec l'artillerie navale. Les tirs de l'artillerie navale, ici, ne vont pas atteindre cette zone-ci, ni celle-là. C'est donc là que cette campagne aérienne entrerait en jeu. Ça rappelle beaucoup les plans de guerre pour entrer en Irak depuis le Koweït pendant la guerre du Golfe, sous le commandement de Schwarzkopf et de Colin Powell, et ce qu'on a vu lors de l'invasion de l'Irak en deux mille trois : votre force principale progresse, tandis que vos opérations de préparation du champ de bataille prennent la forme d'un autre grand mouvement d'enveloppement. Vous voyez, une sorte de manœuvre de l'enclume et du marteau, avec le marteau qui contourne largement.

Et en fait, dans la doctrine militaire, c'est ce qu'on appelle une manœuvre en tenaille : on concentre ses forces pour faire céder l'ennemi, puis le détruire. Alors, est-ce que ce serait possible en passant par les forces locales, les Kurdes et les Baloutches ? Peut-être. Nous avons des forces sur place. Nous avons des contacts sur place. La CIA y opère. Nous avons tout ce qu'il faut en place pour pouvoir le faire. Est-ce donc l'une des options sur la table ? On ne peut pas l'écarter. On ne peut pas dire : non, ça n'arrivera pas. Et puis il y a l'autre option. Je ne l'exclus pas, même si elle est peu probable à l'heure actuelle, mais il reste l'option d'un déploiement de troupes au sol : des forces américaines qui entreraient en Iran, soit par l'île de Qeshm, puis sur le littoral.

Et ce serait logique, quand on voit à quel point nous avons frappé l'île de Qeshm et le littoral, à Bandar Abbas. Parce que si on parvient à débarquer des Marines ou des forces d'assaut amphibie sur Qeshm, il y aurait de lourdes pertes. Ils seraient durement touchés. Mais si on peut y mettre en place une défense antiaérienne et des capacités défensives, puis y déployer juste assez de lanceurs, on n'est plus obligé, vous voyez, de compter sur les tirs de précision de la marine ou sur des interventions de nos avions. On peut y installer des lanceurs de précision avec les missiles PrSM, JASSM et ATACMS qu'il nous reste. Eh bien là, on ouvre un nouveau front auquel l'Iran doit faire face.

Et si vous faites ça, vous voyez, voici l'île de Qeshm. En plus de ça, eh bien, cela pourrait porter un coup dur à l'Iran. Mais ça ne mènera toujours pas à une victoire militaire qui permettrait de résoudre ce dilemme. Un dilemme, ça ne se résout pas. C'est un mauvais choix ou un choix encore pire. On essaie de choisir la moins mauvaise des deux ou trois options. Et c'est là que se trouvent aujourd'hui les États-Unis. Donc, une opération terrestre de grande envergure — pas une guerre non

conventionnelle où l'on conseille, assiste, accompagne et fournit les moyens d'agir, mais le déploiement d'une importante force conventionnelle sur l'île de Qeshm ou dans le sud —, ce serait une folie de tenter de lancer des assauts amphibies, vous voyez, ici, plus au nord, sur l'île de Kharg.

Ce serait, vous savez, stupide. Donc, une invasion terrestre de Qeshm ou du sud serait coûteuse, dévastatrice. Mais je ne l'exclurais pas. Maintenant, je ne pense pas que ce serait la prochaine étape. En revanche, je verrais bien une campagne aérienne, une campagne terrestre limitée pour conseiller, aider, soutenir et accompagner les forces locales dans le sud et l'ouest, le nord-ouest. Puis, potentiellement, le déploiement de forces conventionnelles à Qeshm, de forces conventionnelles à Sirik, plus au sud, pour y établir des positions de tir permettant de mettre en œuvre des frappes stratégiques à plus longue portée. On aurait alors des tirs terrestres, la puissance aérienne et, en gros, deux enclumes constituées de forces locales, pour tenter ensuite d'attaquer à l'intérieur.

Et même ça ne permettra pas de remporter une victoire militaire. Ça n'a pas marché en Afghanistan. Ça n'a pas marché en Irak. Ça n'a pas marché en Syrie. Ça n'a pas marché au Vietnam. Et maintenant, nous avons affaire à un pays beaucoup plus vaste, beaucoup plus peuplé, et où la population est beaucoup plus dense dans certaines zones. Sans parler du terrain. Nous ne pouvons pas remporter de victoire militaire, même en y mettant tous les moyens. Donc oui, je pense que le conflit va se poursuivre. Je pense qu'il va s'intensifier. Je pense que tous les camps font des démonstrations de force et cherchent à intimider : « Regardez ce qu'on a. Regardez, on a ce missile. Regardez, on a le nouveau Minuteman III. » Cette démonstration visait à montrer que les États-Unis peuvent tirer un Minuteman III depuis leur territoire et atteindre l'Iran.

Cela dit, quand on regarde les distances, je ne pense pas qu'on soit à la veille d'une désescalade. Maintenant, il est possible qu'en coulisses, entre l'entretien bilatéral de Poutine avec Trump, celui de Xi Jinping avec Trump, puis celui entre Xi et Poutine, un travail diplomatique sérieux, franc et lucide soit en cours, compte tenu de tout ce que je viens de décrire. Les responsables de la planification militaire le savent. Alors, est-ce que la diplomatie pourrait être à l'œuvre en coulisses ? Je l'espère. Mais sinon, la situation va s'aggraver, et cela va durer encore un bon moment. Au minimum, cette guerre se poursuivra jusqu'en deux mille vingt-sept.

#Glenn

Je vois. Eh bien, c'est difficile de connaître les intentions, c'est pourquoi on doit souvent plutôt se fonder sur les capacités. Mais si l'on regarde du côté iranien, vous avez évoqué ces frappes qu'ils mènent contre les radars américains. Dans quelle mesure ces attaques sont-elles efficaces ? Je veux dire, quel impact peut-on estimer qu'elles ont déjà eu ?

#Anthony Aguilar

Eh bien, le CENTCOM a beau affirmer que les attaques de drones menées par l'Iran ces quatre derniers jours n'ont pas été couronnées de succès, c'est tout simplement un mensonge. On le voit

bien. Les frappes à Bahreïn ont bel et bien touché leurs cibles. Les frappes au Koweït ont bel et bien fait des victimes. Il y a eu une évacuation sanitaire massive, pour un grand nombre de victimes. Un C-17 a été déployé sur place pour récupérer des soldats morts ou grièvement blessés et les transférer du Koweït vers un hôpital militaire de rôle trois, en Allemagne. Ça, on le sait. Donc, leurs frappes ont été efficaces. Et rappelez-vous, il est très probable que, dans cette montée en puissance des moyens employés, ils utilisent le Shahed 101 ou le Shahed 107 pour atteindre ces cibles. Pas besoin de sortir les grands moyens pour ça. Pas besoin de sortir les missiles balistiques.

Pas besoin de sortir les munitions de précision à longue portée. Pas besoin de sortir les drones à longue portée comme les Shahed 136 et 238, dont on a entendu parler tout au long de ce conflit, ni même leurs nouveaux modèles, comme le Shahed 149, dont on sait qu'ils disposent. Ils en ont fait la démonstration, mais ils ne l'ont pas encore utilisé contre nous. Il y a donc beaucoup d'inconnues connues : on sait, bon, qu'ils ont ça. On sait que ça fonctionne, mais on ne sait pas ce que ça va donner quand ce sera lancé contre nous pour saturer nos capacités. Il y a donc beaucoup de choses connues dont on n'a pas conscience. Et beaucoup d'inconnues dont on a conscience. Donc, quand on envisage la suite, l'Iran a bel et bien un impact. Et c'est essentiel de le garder à l'esprit.

Vous envisagez de frapper une cible, un radar, un quartier général, ou autre chose. La question n'est pas forcément de savoir quelle arme vous utilisez, en quelle quantité, ou à quoi ressemble l'impact. Ce qui compte, c'est l'effet que la mission est censée produire. Donc, si je vois ce gros système radar et que je veux le détruire, ça ne veut pas forcément dire le frapper jusqu'à le réduire entièrement en gravats et le rayer de la carte. Si je sais où se trouve le composant essentiel de ce radar et que je le touche, il ne fonctionne plus. Tout s'éteint. Je n'ai pas besoin de mobiliser tous les moyens pour le détruire. Je dois savoir où frapper. Et là encore, parmi les fonctions opérationnelles au combat, c'est là que le renseignement entre en jeu.

Et si vous regardez les fonctions de protection et de renseignement dans la conduite de la guerre, la Chine et la Russie fournissent beaucoup de moyens de ce type à l'Iran. Donc, les Iraniens ne sont pas aveugles, ils peuvent voir tout ça. Ils peuvent voir en temps réel où se trouvent ces installations. Et bien sûr, ils ont les renseignements nécessaires pour se dire : « Bon, c'est quoi, ce radar ? Voyons ça. D'accord, c'est celui-là. Quel est son composant essentiel ? Bon, il est là. C'est là qu'il se trouve normalement. D'accord, frappez à cet endroit. Ah, tout est éteint. Bien. On a obtenu l'effet recherché. Plus besoin de tirer. » Alors parfois, quand on regarde ces sites, et qu'on nous en montre certains, le CENTCOM dit : « Oh, ils n'ont rien fait. »

Et là, vous voyez comme un petit trou noir dans le toit. Ah oui, ils ont fait des dégâts. Ça ne se voit peut-être pas, vous savez, en tout cas pas comme se l'imaginent beaucoup de gens qui n'ont pas connu la guerre, qui ne l'ont pas vue, ou qui ne se sont jamais retrouvés sur le terrain sous des tirs de missiles balistiques. Moi, je l'ai vécu et je l'ai vu. Ça ne ressemble peut-être pas à ce qu'on imagine en regardant les films, vous savez, les grosses explosions qui rasent tout. Parfois, c'est un missile qu'on n'entend pas avant qu'il frappe. Et quand il frappe, qu'on lève les yeux vers le trou, on se dit : « Mais d'où est-ce que ça sort ? »

Je me souviens, en Afghanistan, en deux mille quatorze, on était dans un centre d'opérations tactiques, et il a été touché par une roquette tirée par les talibans. On ne l'a même pas entendue arriver. Quand on est du côté de ceux qui la reçoivent, on ne l'entend pas. Et quand elle nous a frappés, on n'avait aucune idée de ce que c'était. Tout était détruit à l'intérieur. Et là, vous savez, on toussait, on essayait de se rendre compte : « Est-ce que j'ai encore tous mes membres ? » Et quand on levait les yeux, le trou dans le plafond n'était pas plus grand que ça. Donc, ce qui compte, c'est l' effet produit, pas forcément l'apparence. Alors, quand on regarde les frappes sur Bahreïn et celles sur le Koweït, l'Iran a bel et bien produit un effet.

#Glenn

Mais je pense à ce que vous décrivez : cette évolution rapide des technologies, le manque de transparence sur les armes dont disposent les Iraniens. Vous savez, tout ça se passe sous terre. On ne sait pas vraiment dans quelle mesure les autres grandes puissances, c'est-à-dire la Chine et la Russie, leur fournissent du renseignement. On peut aussi ajouter la désinformation à tout ça. Avec tous ces facteurs en jeu, le risque d'erreur de calcul est énorme. C'est pour cela qu'il est si dangereux de se lancer, encore une fois, dans une guerre totale. Mais comment voyez-vous cette confrontation globale entre la supériorité technologique américaine et la stratégie iranienne, qui consiste à très bien maîtriser les technologies dont l'Iran a réellement besoin ? Et, vous savez, à miser au moins sur la quantité à bas prix. Je veux dire, comment cela se traduit-il dans une guerre ? Ou, du moins, quel type d'incertitude cela introduit-il ?

#Anthony Aguilar

Eh bien, ce à quoi nous assistons en temps réel, jour après jour, mois après mois dans ce conflit — et c'est très courant dans les conflits de grande ampleur —, c'est à la fois une révolution militaire et une révolution dans les affaires militaires. Ce sont deux choses différentes. Au sein de l'armée américaine, on assiste à une révolution militaire dans le sens où l'on se rend compte que, merde, ce qu'on pensait être la bonne façon de gagner une guerre, ça ne marche pas. On voit donc cette révolution dans la façon dont l'armée opère désormais. Tout ne repose pas uniquement sur les munitions de précision à longue portée. Vous savez, on a créé le drone LUCAS en copiant directement le Shahed.

Alors, la RMA, ou révolution dans les affaires militaires, c'est la manière dont on applique ces nouvelles tactiques. Un exemple clair, ce serait l'Irak, non ? On entre en Irak. On mène des opérations de combat de grande envergure, les LSCO. On anéantit l'armée irakienne. On est sur place et, tout à coup, on se retrouve à mener une contre-insurrection. Et la révolution militaire, dans ce contexte, ça a été la doctrine COIN — C-O-I-N, pour contre-insurrection —, les opérations trois point zéro, la doctrine COIN. Ça a été une révolution pour l'armée : comprendre comment s'y

prendre dans ces zones urbaines, face à ce type d'ennemi, différent de celui du Vietnam, différent de cette insurrection qu'on combattait là-bas. Et puis, quand on regarde comment on a fait face à tout ça, eh bien, on a créé de nouveaux blindages.

On a mis au point de nouveaux dispositifs de détection, vous savez. Mais pendant les deux premières années de la guerre en Irak, on intervenait avec des Humvee peu blindés, et la vitesse était notre meilleure alliée : il fallait traverser la zone de tir au plus vite. Ensuite, on est arrivés avec des véhicules qui avaient, vous savez, une soixantaine de centimètres de blindage. Ces dispositifs allaient du Rhino, qui avançait une source de chaleur à l'avant du véhicule pour essayer de déclencher un engin explosif improvisé sensible à la chaleur, au brouillage électronique, en passant par tout ce qu'on pouvait imaginer. Donc, une révolution militaire et une révolution dans les affaires militaires : on voit les deux en temps réel, dans les deux camps. L'Iran fait la même chose.

Ils se sont dit : « Bon, on a cette capacité en matière de drones. Waouh, ça marche vraiment bien. Fabriquons-en davantage. Fabriquons-en qui puissent aller plus loin. D'autres qui puissent frapper plus fort. Mais fabriquons-en aussi de plus petits, moins chers, qu'on puisse utiliser pour harceler ou frapper des cibles sans gaspiller trop d'argent. Parce que l'Amérique nous apprend que c'est une mauvaise stratégie de croire qu'on peut se sortir de cette guerre simplement à coups d'achats ou de dépenses. » Mais on voit aussi se développer, en Iran, cette architecture en mosaïque de leur système de commandement et de contrôle. Et là encore, parmi les fonctions opérationnelles, le leadership, le commandement et le contrôle, le commandement par objectifs, c'est ce qui permet de coordonner l'ensemble.

En Iran, c'est cette structure en mosaïque que nous avons observée, cette structure asymétrique. Ils continuent de fonctionner ainsi. Mais nous constatons maintenant, au niveau du commandement — pas seulement à l'échelon opérationnel, mais aussi à l'échelon tactique — une plus grande autonomie pour faire face aux différentes menaces. Nous assistons donc, en temps réel, à une révolution militaire et à une révolution dans les affaires militaires entre les États-Unis et l'Iran. Et le monde observe. La Chine et la Russie observent. La Corée du Nord observe. Tout le monde observe pour voir ce que nous mettons au point, comment nous évoluons. Et vous savez quoi ? La Chine et la Russie s'y adaptent. La Chine en tire déjà des leçons et s'y adapte sans avoir à tirer une seule balle.

#Glenn

Eh bien, merci beaucoup d'avoir pris le temps de décrypter cette réalité complexe. Mais je ne peux que vous donner raison : tout cela est en train de se produire. Ça ne présage rien de bon. C'est le signe que quelque chose a changé.

#Anthony Aguilar

Oui, on retourne à la guerre. Et je ne sais pas à quoi ressemblera cette escalade, mais je peux me tromper complètement. Encore une fois, ce n'est que l'avis d'un homme qui n'est ni sur le terrain ni dans l'abri des joueurs. Je suis dans les tribunes à regarder le match de baseball, comme tout le monde. J'ai joué au baseball pendant vingt-cinq ans, donc je comprends à peu près ce que je vois. Mais, vous savez, je ne peux rien affirmer avec certitude au-delà de ce que j'observe. De là où je suis, je pense que la plupart des gens conviendraient que ce qu'on observe en ce moment — des essais de missiles nucléaires, davantage de porte-avions, de nouvelles munitions, des déplacements de munitions ici et là, Brad Cooper qui rencontre les dirigeants israéliens à Tel-Aviv —, rien de tout ça ne ressemble à un recul ou à une avancée vers la paix. Pas à mes yeux, mais je peux me tromper.